

VERONIQUE SARTHOU



Ingénieur agronome, Véronique Sarthou est consultante en agroécologie et entomologie. Après 7 ans passés dans l'industrie phytosanitaire, elle a créé en 1999 le bureau d'études SYRPHYS Agro-Environnement, pour développer une approche plus écologique de l'agriculture (ce que l'on n'appelait pas encore l'agroécologie) et la faire partager. Dans ce cadre, elle forme tout aussi bien des agriculteurs que des techniciens ou des étudiants à différents aspects de celle-ci. Elle effectue également des diagnostics écologiques de milieux (agroécosystèmes, écosystèmes naturels forestiers, montagnards...) à l'aide d'une famille d'insectes bioindicateurs qui sont également d'excellents auxiliaires des cultures. Ensemble, JPS et VS gèrent une exploitation en agriculture de conservation, située sur les "premiers coteaux du Gers".

« Propos recueillis par Camille Atlani »

Pourquoi favoriser la biodiversité dans ses champs ?

L'intérêt de favoriser la biodiversité dans les champs est de recréer certains équilibres et, ainsi, d'y réduire les problèmes sanitaires. Cela permet de limiter le recours aux produits phytosanitaires, surtout ceux qui sont les plus préjudiciables à la biodiversité fonctionnelle – les insectes utiles, tels que les pollinisateurs ou ceux qui se nourrissent des ravageurs. Le tout sans pénaliser la productivité non plus. Il ne s'agit pas de remplacer l'un par l'autre : la biodiversité fonctionnelle n'est pas une solution « sûre » comme un produit phytosanitaire car nous travaillons sur des organismes vivants, du matériel végétal, des animaux, avec des conditions de climat et de sol que nous ne maîtrisons jamais entièrement. Recréer ces équilibres nécessite du temps, une vision à moyen et long termes, ainsi qu'une réflexion et beaucoup d'observation de la part de l'agriculteur.

C'est d'ailleurs peut-être la première chose à faire lorsque l'on souhaite recréer ces équilibres : réapprendre à observer les cultures et non plus seulement à regarder les ravageurs ou les maladies. Souvent, lorsque je vais dans une parcelle avec des agriculteurs, la première chose qu'ils voient sont les pucerons, mais ils ne voient pas les larves de syrphes ou de coccinelles qui sont aussi présentes. Le premier réflexe est toujours de chercher le problème ; il faut apprendre à regarder ce qui existe pour le résoudre. Dans un second temps, nous pourrions limiter le recours aux produits phytosanitaires car plus les équilibres seront stables, moins il sera nécessaire d'intervenir. Cela peut permettre de faire des économies, des impasses même dans certaines conditions.

Que faut-il faire pour favoriser cette biodiversité ?

Cela dépend des agriculteurs et de leurs objectifs. Par exemple, si l'objectif est de lutter contre les pucerons, nous pourrions favoriser un certain nombre d'auxiliaires tels que les coccinelles, les syrphes ou encore les chrysopes qui mangent les pucerons. Concrètement, cela peut impliquer l'adoption de certaines pratiques ou la mise en place de divers aménagements. L'installation de bandes fleuries en bordure ou à l'intérieur des parcelles, par exemple, afin de nourrir les auxiliaires adultes qui iront pondre dans les colonies de pucerons. La pratique du semis direct sous couvert végétal, car la présence de mulch à la surface du sol a un impact sur la capacité des pucerons à atterrir sur la plante hôte. Cela peut aussi impliquer d'éviter les excès d'azote, car nous savons que les ravageurs aiment bien les plantes en excès d'azote. Cela peut encore être l'installation de haies, ou de bandes enherbées multi-fleurs avec non seulement des graminées (qui sont pauvres de ce point de vue-là), mais aussi des légumineuses et d'autres dicotylédones...

En réalité, favoriser la biodiversité au niveau de son exploitation est un tout : il faut favoriser la biodiversité utile ou biodiversité fonctionnelle, mais aussi une myriade d'autres espèces. Les agriculteurs qui débutent dans la préservation de la biodiversité par l'aspect chasse par exemple, ont comme premier objectif d'améliorer la présence du petit gibier – perdrix, faisans ou lièvres – sur leur exploitation. Ainsi, leur « politique d'aménagement » sera d'installer des haies ou des bandes enherbées fleuries où, d'une part, les oiseaux pourront nicher et qui, d'autre part, offriront une nourriture suffisante aux poussins au printemps et aux adultes par la suite. Ces aménagements seront favorables aux insectes destinés aux poussins, mais en réalité ils seront favorables à tous les insectes. De ce fait, l'approche par la chasse aura aussi des effets bénéfiques sur l'ensemble du système.

Pour un agriculteur qui serait prêt à replanter des haies dans ses champs, il s'agira de choisir des essences intéressantes pour la biodiversité, tel que le sureau. Cette plante a une floraison très attractive pour tous les insectes et, de plus, héberge un puceron qui lui est spécifique. Ses fleurs vont alimenter les adultes auxiliaires se nourrissant de pollen et de nectar – adultes qui, par la suite, iront pondre dans les colonies de puceron du sureau. Ainsi, nous aurons créé comme une « nurserie » à auxiliaires, ce qui peut aussi être réalisé avec du lierre et un certain nombre d'autres plantes. Il est aussi intéressant de planter du prunelier dans les haies parce qu'il fleurit assez tôt en saison et héberge lui aussi des pucerons. En revanche, il faut limiter la viorne obier ou le fusain car ce sont des hôtes hivernaux d'un ravageur des cultures, le puceron noir de la fève. Si l'agriculteur n'est pas prêt à mettre une haie, nous pouvons toujours lui proposer des aménagements ou des changements de pratiques qui seront favorables à la biodiversité.

Quels conseils donneriez-vous à un agriculteur souhaitant favoriser la biodiversité dans ses champs ?

Il faut tout d'abord que les agriculteurs s'informent et qu'ils n'aient pas peur du mot biodiversité. C'est très important : il faut dépassionner le terme de biodiversité car, souvent, cela fait penser aux écologistes paraissant vouloir sauver les fleurs, les papillons, les oiseaux... Dans le rapport entre les agriculteurs et les écologistes, il s'agit en réalité de faire communiquer deux mondes qui ont du mal à s'entendre car n'utilisant pas le même vocabulaire. Ils n'ont pas non plus les mêmes finalités : pour les agriculteurs, la finalité est économique tandis que pour les écologistes, elle est environnementale. Mais ils peuvent en réalité se retrouver sur des intérêts communs, il s'agit juste d'apprendre à communiquer, ce

qui n'est pas toujours évident. Il existe de nombreux moyens pour résoudre des problèmes avec la communication, mais il faut d'abord que tous soient prêts à discuter.

Par exemple, nous savons très bien aujourd'hui que le déclin des colonies d'abeilles est un problème multifactoriel. L'un de ces facteurs possibles est une offre alimentaire insuffisante à certains moments de l'année : il est possible de compenser ce problème par la présence de couverts végétaux, de cultures intermédiaires, de plantes compagnes, de bandes enherbées ou encore de haies. Ces pratiques et aménagements amélioreront l'offre alimentaire disponible par les abeilles, mais aussi pour beaucoup d'autres auxiliaires qui consomment du nectar et du pollen à l'état adulte. Les auxiliaires sont aussi bien les pollinisateurs que les insectes qui décomposent la matière organique, ou encore ceux qui se nourrissent des ravageurs ou des champignons. Il est donc essentiel de comprendre de quoi ces auxiliaires ont besoin : il faut leur offrir une ressource de nourriture suffisante, ainsi que des abris pour passer l'été et l'hiver... Tout cela doit être retrouvé dans l'environnement de la parcelle. Si un insecte pondant dans les colonies de pucerons doit faire trois kilomètres pour trouver de la nourriture, il ne reviendra pas pondre dans la parcelle dont il est parti, il restera là où se trouve la nourriture. Il est donc nécessaire d'offrir tout ce dont l'auxiliaire a besoin à proximité, voire dans les cultures.

Pour un agriculteur souhaitant favoriser les insectes auxiliaires, le plus simple sera de faire des formations pour en apprendre plus sur ces besoins, ainsi que sur les divers aménagements permettant de les favoriser. C'est toujours l'agriculteur qui doit prendre cette décision, qui doit avoir envie de faire quelque chose.

Cela nécessite-t-il une réorganisation du travail au quotidien ?

Cela n'implique pas de changements fondamentaux dans les tâches, il s'agit plutôt de repenser son système en tenant compte de différents paramètres. Ce qui change est la manière de faire, l'organisation des choses. Une haie, par exemple, sera taillée différemment et il faudra réfléchir au moment le plus propice pour broyer une bande enherbée. Mais globalement cela ne change pas grand chose.

Que souhaitez-vous montrer lors de votre intervention à Innov-agri Toulouse ?

Nous essayerons, avec mon mari, de montrer l'intérêt de la biodiversité pour la production agricole. Nous essayerons par ailleurs d'apporter quelques informations sur les différents types d'aménagements et de pratiques favorables à la biodiversité fonctionnelle.